Scolia

Revue de linguistique

33 | 2019

Espace et temps : quelles asymétries ?

Ici et là-bas à l'épreuve de la fiction

Une pièce à verser au dossier temps/espace

French ici and là-bas in Fiction Texts. An Aspect of Time-Space Asymmetry

Marcel Vuillaume

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/scolia/817>

DOI : 10.4000/scolia.817

ISSN : 2677-4224

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 11 juillet 2019

Pagination : 61-79

ISBN : 979-1-03440-050-8

ISSN : 1253-9708

Référence électronique

Marcel Vuillaume, « *Ici et là-bas à l'épreuve de la fiction* », *Scolia* [En ligne], 33 | 2019, mis en ligne le 11 juillet 2019, consulté le 14 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/scolia/817> ; DOI : 10.4000/scolia.817

Ici et là-bas à l'épreuve de la fiction **Une pièce à verser au dossier temps / espace**

Marcel VUILLAUME*

Université Nice Sophia Antipolis, LAPCOS

marcel.vuillaume@gmail.com

Introduction

On trouve dans les textes de fiction de surprenantes combinaisons verbo-adverbiales, comme dans (1) :

- 1) *À l'angle de la rue se dressait une grande brasserie où l'on vivait bien et où l'on mangeait mal, tandis que s'ouvrait en face un petit café où l'on vivait mal et où l'on mangeait bien. Ce choix d'existence assez crucial s'imposait presque quotidiennement aux membres de la Brigade [...]. Aujourd'hui, la question du chauffage l'emporta sur toute autre considération et une vingtaine d'agents conflua vers le restaurant.* (Vargas, *Sous les vents de Neptune*, 2004)

Le morphème de passé simple indique ici que l'événement décrit est antérieur au moment où il est narré ; *aujourd'hui*, de son côté, réfère à un jour également antérieur à la production du récit, et comme, en vertu de son sens, son énonciation est incluse dans le segment temporel qu'il désigne, le repère par rapport auquel il se définit ne peut être, lui aussi, qu'antérieur à la production du récit. Ce constat conduit à admettre que la fiction narrative permet d'appréhender un même

* J'adresse mes sincères remerciements à Anne Le Draoulec et Dejan Stosic pour leurs nombreux conseils et suggestions, dont j'ai essayé de tenir le plus grand compte.

événement selon deux points de vue différents, qu'elle se caractérise par la coexistence de deux configurations temporelles, l'une, étendue, dans laquelle le présent est défini par la date de production du récit – c'est le repère auquel renvoie le passé simple –, et l'autre, restreinte, dans laquelle il coïncide avec la date de l'événement dont le lecteur est en train de lire la description (Vuillaume, 1990, 1993) – c'est le repère auquel se rapporte *aujourd'hui*. Le narrateur peut choisir de n'exprimer qu'une seule de ces deux configurations, le plus souvent la configuration étendue, mais aussi la configuration restreinte, comme dans (2):

- 2) *Il y a deux ans que Jean est en Angleterre environ, quand un homme se présente à Westminster et remet une lettre à Édouard. À peine Édouard a-t-il pris lecture de cette lettre, qu'il pâlit et ordonne qu'on lui selle un cheval. Une fois déjà il a suivi la route qu'il va suivre. Cette première fois, il était accompagné de Jean de Hainaut et de Robert d'Artois; mais aujourd'hui ces deux compagnons ne sont plus là, tous deux sont morts, et le roi, après avoir ordonné qu'on selle son cheval, fait appeler Gautier de Mauny, avec lequel il part.* (Dumas, *La Comtesse de Salisbury*, 1839)

ou, au contraire, de les combiner, comme dans l'exemple (1), ce qui est impossible dans la communication ordinaire: le morphème de passé simple et l'adverbe *aujourd'hui* seraient obligatoirement interprétés chacun par rapport au moment de son emploi, donc pratiquement par rapport au même repère, et *aujourd'hui* ne pourrait en aucun cas référer à un jour antérieur à celui qui inclut ce repère¹.

L'existence de phrases de ce genre repose, d'une part, sur la coexistence, dans les récits de fiction, de deux configurations temporelles, et, d'autre part, sur les propriétés des embrayeurs de temps. Quant à ces derniers, il faut souligner que:

- En vertu de sa nature événementielle, une occurrence d'un déictique temporel a un rapport immédiat au temps² et fournit donc un repère de même nature que son référent, de sorte que, étant donné

1 L'interprétation qui s'applique à la phrase *Aujourd'hui, la question du chauffage l'emporta sur toute autre considération* dans (1) n'est possible que dans un texte de fiction, et c'est donc à ce titre une *unspeakable sentence* (Banfield, 1995).

2 C'est pourquoi, lorsqu'un déictique de temps apparaît sous forme écrite, il faut impérativement pouvoir le relier à l'événement qui l'a produit. Par exemple, dans

le caractère unidimensionnel du temps, la relation exprimée par le déictique (antériorité, simultanéité ou postériorité) donne immédiatement accès à son référent³.

- Selon le contexte discursif ou situationnel, il peut cependant être nécessaire de mettre en correspondance le référent de l'occurrence d'un déictique temporel avec une date du calendrier. Mais les modalités de cette opération ne sont pas spécifiées par le sens des embrayeurs eux-mêmes. Ce sont des informations externes qui assurent cette mise en correspondance, et, dans la fiction, le narrateur a toute latitude pour fixer la date du repère ou pour déplacer celui-ci. Il suffit en effet qu'il le décrète :

- 3) *Trois mois se sont écoulés, nous sommes au mois de décembre de cette même année 1838 et nous trouvons Paris fort occupé, comme il l'est souvent, d'une affaire de cour d'assises.* (Féval, *Les Habits Noirs*, 1863-1875)

Au vu des particularités qui caractérisent le repérage temporel dans la fiction, on est fondé à se demander si, dans le même environnement, le repérage spatial présente lui aussi des différences par rapport à son fonctionnement dans les discours ordinaires.

Cette interrogation est suscitée notamment par la présence, massive dans la littérature du XIX^e siècle, plus rare dans celle du XX^e et du XXI^e, de passages où le narrateur et le lecteur sont décrits en train d'évoluer dans l'espace où se déroulent les événements du récit :

- 4) *Tandis que la porte de l'abbaye de Saint-Antoine s'ouvre pour le roi, et celle de la prison du Châtelet pour le chevalier de Bourdon; que Dupuy fait halte à un quart de lieue de Vincennes [...], nous transporterons le lecteur au château qu'habite Isabel de Bavière. Vincennes était tout à la fois, à cette époque de troubles [...] un château fort et une résidence d'été. Si nous faisons le tour des murailles extérieures, ses larges fossés, ses bastions [...] nous présenterons l'aspect sévère d'une forteresse [...]. Si nous entrons à l'intérieur, le spectacle changera [...].* (Dumas, *Isabel de Bavière*, 1835)

une lettre, une occurrence d'*aujourd'hui* sera mise en relation avec la date du jour figurant dans l'en-tête et sera réputée avoir été écrite ce jour-là.

3 En revanche, une occurrence orale d'un déictique spatial ne peut avoir avec l'espace qu'une relation médiate, par exemple par le truchement du corps du locuteur ou l'intervention d'un geste concomitant.

On ne peut répondre à cette question sans disposer d'un inventaire des déictiques spatiaux, qui lui-même requiert une définition générale des déictiques. Nous reprendrons ici celle que propose Kleiber :

Les déictiques sont des expressions qui renvoient à un référent dont l'identification est à opérer nécessairement au moyen de l'entourage spatio-temporel de leur occurrence. La spécificité du sens indexical est de « donner » le référent par le truchement de ce contexte. (Kleiber, 1985: 19)

Fondée sur la notion d'occurrence, elle invite à exclure d'emblée des expressions telles qu'*en haut*, *en bas*, *à gauche*, *à droite*, etc. qui permettent de repérer des portions d'espace par le biais d'une relation avec un observateur (qui peut être le locuteur), mais ne renvoient pas à leur occurrence. Au terme de ce tri, il ne reste que la liste des trois adverbes traditionnellement considérés comme des déictiques spatiaux : *ici*, *là* et *là-bas*.

Comme il ressort des travaux que lui a consacrés Kleiber, *ici* répond indubitablement à la définition ci-dessus. *Là*, en revanche, n'est pas à considérer comme un indexical, mais comme un anaphorique, à condition de se donner

une définition de l'anaphore qui ne soit pas seulement textuelle, mais qui considère comme anaphorique des expressions renvoyant à des référents déjà connus, soit par le biais d'une mention antérieure dans le texte, soit par une saillance dans la situation d'énonciation. (Kleiber, 1995: 144)

Quant à *là-bas*, les auteurs qui ont étudié ses propriétés sémantiques sont peu nombreux et, à l'exception de Brault (2001), n'ont jamais abordé explicitement la question de son statut ou, plus exactement, ne se sont pas posé la question de savoir s'il s'agit effectivement d'un déictique. Il nous semble donc prématuré de vouloir trancher la question, et nous l'incluons dans notre étude. Mais ce choix est motivé par une autre raison que la simple prudence : alors que, comme on le verra, les emplois spatiaux d'*ici* ne sont pas limités à la littérature narrative, *là-bas* semble bien, au contraire, être un marqueur des textes de fiction, et il peut être intéressant de s'interroger sur les raisons de cette différence.

Nous commencerons par une analyse sémantique des deux objets de notre étude: les propriétés d'*ici* étant aujourd'hui bien connues⁴, nous nous contenterons d'exposer succinctement les principaux acquis de la recherche, et nous nous attarderons davantage sur le cas de *là-bas*, qui a bénéficié de moins d'attention qu'*ici*.

Nous étudierons ensuite le comportement de ces adverbes dans les textes, mais sans nous limiter à la littérature narrative. En effet, la différence entre *ici* et *là-bas* n'apparaît clairement que si l'on envisage l'ensemble des discours écrits dont l'interprétation est indépendante des conditions réelles de leur production. Or, c'est le cas, non seulement des textes de fiction, mais aussi des textes scientifiques, et, parmi ceux-ci, nous ne retiendrons évidemment que ceux qui décrivent des entités et des événements localisés dans l'espace concret, c'est-à-dire essentiellement des ouvrages d'histoire et de géographie. Nous verrons qu'*ici* s'emploie aussi bien dans les deux types de textes, alors que *là-bas* n'apparaît que dans les fictions, et nous tenterons d'expliquer cette différence à partir de leurs propriétés sémantiques.

1. Les propriétés sémantiques d'*ici* et de *là-bas*

1.1. *Ici*

Le sens d'*ici*, comme celui des autres indexicaux, s'analyse en deux composantes :

- L'une qui donne une instruction sur la façon dont, à partir de l'occurrence du signe, on accède au référent, et qu'à ce titre, on appelle instructionnelle.
- L'autre qui donne une information sur la nature du référent à chercher et qu'on qualifie de composante lexicale ou descriptive.

Kleiber a montré que la composante instructionnelle d'*ici* est sous-déterminée, en ce sens qu'elle indique simplement que son référent doit être identifié à partir de l'environnement spatio-temporel de son occurrence, mais sans spécifier la relation qui lie cette occurrence à son référent. En cela, il se distingue, par exemple, du pronom *tu*, qui signale expressément que son référent est le destinataire de son occurrence – ce qui incite à ne prendre en compte, dans l'environnement spatio-

4 Principalement grâce aux travaux de Kleiber (1993, 1995, 2008).

temporel de l'occurrence de *tu*, que ce qui est de nature à permettre l'identification du destinataire, comme notamment l'orientation du regard du locuteur⁵. Rien de tel, en revanche, dans le cas d'*ici*, qui, pourrait-on dire, fait feu de tout bois, dans la mesure où il ne restreint en aucune façon le choix des éléments permettant de découvrir le lieu visé. Ainsi, dans une conversation orale, ce peut être un geste que le locuteur accomplit en même temps qu'il énonce *ici*, l'orientation de son regard, la position de son corps, etc. Dans d'autres cas, comme dans l'exemple bien connu Éteignez votre cigarette ici! analysé par Kleiber (2008: 139-141), seul l'environnement spatial d'*ici* est pris en compte: la place de l'occurrence elle-même, celle du support sur lequel elle figure, etc. Il apparaît ainsi que le rôle joué par le locuteur en tant qu'entité physique dans l'identification du référent d'*ici* est purement circonstanciel, et que, compte tenu de sa sous-détermination, *ici* n'entretient aucune relation privilégiée avec lui, qu'il n'a donc rien de «subjectif».

Quant à son référent, ce peut être un lieu appartenant à l'espace tridimensionnel dans lequel nous vivons, mais aussi bien à un espace abstrait ou encore à un espace textuel⁶. Dans la présente contribution, nous n'envisagerons que le premier cas.

5 Comme nous l'a fait très justement observer un relecteur, les modalités d'identification du destinataire sont très variées. Par exemple, lorsque *tu* ou *vous* apparaissent dans le texte d'un panneau publicitaire («Vous avez marre, vous aussi de...?;»), le destinataire est identifié par le fait même qu'il lit l'inscription. Mais inventorier toutes ces possibilités justifierait une étude spécifique qui n'aurait pas sa place ici.

6 Quant à savoir si *ici* doit être considéré comme polysémique ou s'il est préférable d'en donner une définition monosémique, c'est une question que nous ne traiterons pas dans la présente contribution. Quoi qu'il en soit, il arrive qu'on puisse lui assigner deux interprétations. Comme nous l'a fait observer Anne Le Draoulec, dans: «[...] il semble bien que les Arabes aient de nouveau soumis la côte provençale et s'y soient maintenus quelques années. Pépin les en expulsa en 752, mais attaqua vainement Narbonne. Il ne devait s'en emparer définitivement qu'en 759. Cette victoire marque, sinon la fin des expéditions contre la Provence, tout au moins celle de l'expansion musulmane sur le continent occidental. De même que Constantinople a résisté à la grande attaque de 718 et protégé par là l'Orient, ici ce sont les forces intactes de l'Austrasie, les vassaux des Carolingiens, qui sauvent l'Occident.» (Pirenne, Mahomet et Charlemagne, 1970), on peut interpréter *ici* aussi bien dans un sens strictement spatial (*ici* = en Provence) que comme référant à un lieu abstrait (*ici* = dans ce cas).

1.2. Là-bas

Sans préjuger du statut de *là-bas*, on peut néanmoins distinguer plusieurs composantes de son sens.

En ce qui concerne sa dimension lexicale, les commentateurs n'ont pas manqué de noter que, à la différence d'*ici*, il ne peut référer qu'à des lieux concrets (Smith, 1995: 53-54; Brault, 2001: 62 *et sq.*; Brault, 2008).

Quant à la manière dont son référent est identifié, on peut avancer qu'il n'existe que deux procédés, l'ostension (5) et l'anaphore (6) :

- 5) *Pose le livre là-bas (+ geste) sur l'étagère, s'il te plaît.*
- 6) *Pierre a trouvé du travail à Paris et a décidé de s'installer là-bas.*

Naturellement, il faut entendre la notion d'anaphore dans le sens que lui donne Kleiber (cf. *supra*). Ainsi, au cours d'une conversation téléphonique ou dans une lettre⁷, on peut dire :

- 7) *Quel temps avez-vous là-bas ?*

sans mention préalable du lieu où se trouve le destinataire. Pour qu'un tel emploi soit possible, il suffit que les deux partenaires de la communication sachent que la connaissance de ce lieu fait partie de leur savoir partagé⁸.

Brault (2001 : 67) a donc tout à fait raison lorsqu'il écrit :

[...] si un locuteur prononce « Jean se promène *là-bas* » sans autre forme de procès, si aucune information antérieure du type « Jean est allé à Paris » permettant une référence anaphorique n'est donnée ou si aucun signe d'ostension n'est esquissé, les allocutaires sont incapables de faire l'appariement référentiel qui mène au référent de *là-bas*.

Si quelqu'un dit sans préparation, ni geste d'ostension :

- 8) *Fuir ! là-bas fuir !* (Mallarmé)

7 La correspondance de Victor Hugo abonde en exemples où *là-bas* désigne le lieu où se trouve le destinataire, sans que ce lieu ait été préalablement évoqué.

8 Comme le prouve l'exemple suivant :

VLADIMIR *Mais tu ne peux pas aller pieds nus.*

ESTRAGON *Jésus l'a fait.*

VLADIMIR *Jésus ! Qu'est-ce que tu vas chercher là !*

Tu ne vas tout de même pas te comparer à lui ?

ESTRAGON *Toute ma vie je me suis comparé à lui.*

VLADIMIR *Mais là-bas il faisait chaud ! Il faisait bon !* (Becket, *En attendant Godot*, 1952)

le destinataire ne dispose d'aucun moyen pour identifier le lieu visé. Quant à l'apposition, il ne semble pas qu'elle puisse servir à garantir à elle seule l'identification du référent de *là-bas*. Considérons en effet le dialogue ci-dessous :

- 9) – Où Georges Kleiber est-il prof?
 – ?*Là-bas*, à Strasbourg?

Le SP à Strasbourg se présente comme une alternative référentiellement équivalente au terme auquel il est apposé, ce qui suppose l'identification préalable du référent de *là-bas*. Or, la situation dans laquelle *là-bas* est énoncé ne permet justement pas de lui assigner un référent, puisque celui-ci n'est accessible ni par anaphore, ni par ostension. En d'autres termes, une expression apposée à *là-bas* peut, le cas échéant, servir à délimiter plus précisément le lieu visé, mais pas à l'identifier.

Les observations qui précèdent n'épuisent cependant pas le sens de *là-bas*. Il faut en effet mentionner aussi la relation que ce signe instaure entre le lieu qu'il désigne et un repère. Si la plupart des auteurs sont d'accord sur la nature de cette relation, qu'ils caractérisent par la notion d'éloignement, ils ne définissent pas tous ce repère de la même façon. Selon Perret (1991 : 147-148), il s'agit du lieu de l'énonciation, selon Smith (1995 : 49), du locuteur, et, selon Brault (2001 : 82-83 et *passim*), du « lieu d'ici ». Entre Perret et Smith, la divergence n'est qu'apparente, car le lieu de l'énonciation ne peut se définir que par référence à la position du locuteur. Quant à la thèse de Brault, elle est déroutante à première vue à cause de sa formulation, mais il s'avère qu'elle n'est pas incompatible avec celles de Perret et de Smith, puisqu'il caractérise le lieu d'*ici* comme étant « la sphère du locuteur »¹⁰ (Brault, 2001 : 109). Au sujet de la relation qui lie le référent de *là-bas* au « lieu d'ici », on note chez lui un certain flottement, puisqu'il écrit, tantôt que le lieu de *là-bas* est *exclu* du lieu d'*ici* (Brault, 2001 : 110), tantôt qu'il en est *distant* (Brault, 2001 : 45). Or, la notion de distance ou d'éloignement est rebelle à toute définition, parce qu'elle est relative et varie en fonction des circonstances. Celle d'exclusion, en revanche,

9 Certes, comme nous l'a fait très justement observer un relecteur, le syntagme à Strasbourg peut être conçu comme une correction qu'ajoute le locuteur lorsqu'il s'aperçoit que *là-bas* ne permet pas au destinataire d'identifier un lieu. Ceci confirme bien que l'emploi de *là-bas* constitue une anomalie, un raté de la communication.

10 Pour plus de détails sur cette notion, voir Marchello-Nizia (2006).

est plus claire : un lieu sera réputé exclu d'un autre lieu, s'il n'y a entre eux aucun chevauchement, si aucun point de l'un n'est inclus dans le périmètre de l'autre. La difficulté se concentre alors sur la définition du repère : comment définir la sphère du locuteur ? Sans prétendre régler ici cette question, on observera que le concept d'accessibilité¹¹ offre un bon angle d'attaque. Nous nous bornerons ici à suggérer le parti qu'on pourrait en tirer. Considérons donc la phrase suivante :

10) *Pose le livre ?là-bas (+ geste) à portée de ma main.*

Elle est *a priori* bizarre parce que *là-bas* et *à portée de ma main* sont ressentis comme incompatibles. Et, de fait, la phrase (10) n'apparaît plus comme bizarre, s'il est clair que le locuteur a l'intention de changer de place et que *à portée de ma main* doit s'entendre relativement à la position qu'il occupera lorsqu'il se sera déplacé. Naturellement, l'étendue de la zone d'accessibilité est variable et dépend du ou des moyen(s) envisagés pour la délimiter (ce qui est à portée de la main, de la voix, etc.). Ceci demanderait à être exploré plus avant, mais nous interrompons ici cette réflexion, car le résultat qu'on peut en attendre n'a pas une importance cruciale pour notre propos.

2. Le jugement des textes

Les textes tels que les récits fictifs ou les ouvrages scientifiques s'interprètent indépendamment des conditions concrètes de leur production aussi bien que de leur lecture. En outre, leur sens ne peut dépendre en aucune façon de la configuration matérielle de l'objet – le livre – qui nous les rend accessibles. Un roman, une nouvelle, l'ouvrage d'un historien reste identique à lui-même quelle que soit la mise en page, la typographie, la qualité du papier du volume dans lequel ils s'incarnent.

Dans l'interprétation des textes de fiction, l'auteur, c'est-à-dire l'individu concret qui a écrit le livre, n'est pas un paramètre pertinent. Seul le narrateur, qui est tout aussi fictif que les personnages de l'univers narré, joue un rôle. Dans les récits en 3^e personne, il n'est

11 Concept qui permet de récupérer la notion de distance ou d'éloignement (=ce qui est au-delà des limites de la sphère du locuteur), mais de façon plus précise.

jamais localisé¹², sauf dans la fiction secondaire, où il peut, en compagnie du lecteur, se déplacer dans l'espace où se déroulent les événements racontés (cf. exemple (4)).

Dans les ouvrages scientifiques, la position spatiale de l'auteur n'est pas prise en compte dans l'interprétation d'*ici* et de *là-bas*. Cependant, dans son *Histoire de France*, Michelet écrit :

- 11) *Voltaire dit qu'il resta près de deux ans en Angleterre (de mai en mai, ou à peu près, 1726-1728). Déjà célèbre ici, il se trouva là-bas absolument perdu. Il n'y eut que déceptions.* (Michelet, *Histoire de France*, 1833-1867)

Et, dans ce passage, *ici* réfère à la France, c'est-à-dire au pays où l'auteur lui-même est censé se trouver, et *là-bas* à l'Angleterre. Mais Michelet a une façon très particulière d'écrire l'Histoire¹³, et, de nos jours, aucun historien ne s'exprimerait ainsi.

2.1. *Ici*

Les textes, qu'ils soient littéraires ou scientifiques, sont des idéalisés¹⁴. Il s'ensuit que l'environnement spatial d'un signe – c'est-à-dire de sa trace écrite – tel qu'*ici* ne peut servir à l'identification de son référent, parce que cet environnement peut varier en fonction de la présentation matérielle du texte. Il ne reste donc que le processus de lecture, et, plus précisément, ce qui, dans ce processus, est soustrait à toute variation consécutive aux conditions concrètes dans lesquelles

12 Certes, dans *Le Bossu*, on peut lire ceci : « *Les soirs d'hiver, dans une grande salle de château dont les fenêtres pleurent à la bise, autour d'une haute cheminée de chêne noir sculpté, là-bas, dans les solitudes du Morvan ou dans les forêts de Bretagne, on fait peur aux gens aisément avec la moindre légende, avec la moindre histoire.* » Mais, comme nous l'a fait observer Georges Kleiber, la Bretagne et le Morvan sont conçus et présentés ici comme des contrées prototypiquement éloignées de tout. Pour signifier qu'un lieu est isolé, difficile d'accès, on peut dire qu'il est « loin de tout », et ce, quel que soit l'endroit où l'on se trouve, pourvu que cet endroit ne se confonde pas avec celui auquel on fait référence. C'est pourquoi *là-bas* dans le texte de Féval n'implique rien de précis quant à la position du narrateur et ne pourrait pas être mis en contraste avec *ici* comme dans l'exemple (11).

13 Il lui arrive même, comme les romanciers de son époque, d'inviter ses lecteurs à le suivre sur les lieux où se déroulent les événements qu'il évoque (cf. Vettters, 1996 : 196-198).

14 Au sujet de cette notion, voir Flaux (2012) et Husserl (1929 : 17-18).

on prend connaissance du texte. Seul est pertinent pour interpréter une occurrence d'*ici* le contenu du texte qui précède celle-ci, contenu qui, à son tour, détermine l'état mental du scripteur et du lecteur. Ainsi, l'instance intermédiaire qui permet l'accès au référent d'une occurrence d'*ici* n'est autre que le contenu de la mémoire de travail des deux partenaires de la communication au moment de l'apparition de cette occurrence – à la condition, évidemment, que ce contenu soit la représentation d'un lieu¹⁵.

Il ne s'agit là cependant que d'une condition nécessaire, mais non suffisante. Il faut aussi – comme lorsqu'*ici* réfère à un lieu abstrait (cf. Vuillaume, 2018) – que le lieu visé par *ici* puisse être conçu comme un point d'arrêt dans un trajet, ce qui implique l'évocation d'au moins un autre lieu. Ajoutons que ces conditions peuvent être satisfaites aussi bien dans les textes de fiction que dans les ouvrages à vocation scientifique, ce qui ne veut pas dire que tout ce qui est possible dans les premiers le soit aussi dans les seconds. Pour ne pas fausser la comparaison, nous excluons donc, parmi les textes littéraires, les narrations en 1^{re} personne, qui n'ont pas leur équivalent dans la littérature scientifique, et nous laisserons également de côté les emplois d'*ici* dans le style indirect libre, qui est l'apanage exclusif de la fiction.

Le parcours peut être explicité – comme en (12), qui décrit le déplacement d'un personnage, déplacement dont *ici* désigne le point d'aboutissement :

- 12) *Il se mit à neiger pendant la nuit. Il faisait encore nuit et il neigeait toujours quand Terrier quitta le motel. Aussitôt après, il sortit de l'autoroute et se dirigea vers l'ouest. Le mauvais temps le retarda. Il était près de midi quand la DS atteignit Nauzac. Ici il ne neigeait pas.* (Manchette, *La position du tireur couché*, 1981)

ou simplement induit par le processus de lecture, lui-même déterminé par l'agencement du texte, comme en (13) :

15 Il nous faut donc rectifier ce que nous avons écrit naguère (Vuillaume, 2014 : 586-587), à savoir que « l'esprit du scripteur ou du locuteur *est* dans l'espace qu'il évoque par le fait même qu'il l'évoque, et [qu'] il sert donc tout naturellement de relai entre l'occurrence d'*ici* et cet espace, puisqu'il s'y trouve au moment même où il emploie *ici* ». Cette formulation suggère en effet que le scripteur et le lecteur se conçoivent comme présents dans le lieu auquel réfère *ici*. Mais ce n'est pas le cas, comme on le verra *infra*.

- 13) *Au-delà encore, la contrée intermédiaire où se fondent les contrastes du nord et du sud, la province de Ho-Nan, au sud du Houang-Ho, a reçu de la phraséologie chinoise la qualification de « fleur du milieu ». La population qui, dans le nord, s'agglomère en villages, se dissémine ici en innombrables hameaux; image d'épanouissement et de confiance, parfois mal placée, car l'irrégularité des saisons suspend toujours la menace de famine.* (Vidal de La Blache, *Principes de géographie humaine*, 1922)

En lisant ce fragment, on passe mentalement de la province septentrionale de Houang-Ho à celle plus méridionale de Ho-Nan, et on s'y arrête pour comparer le mode d'habitat des deux régions – concentré au nord, où la population « s'agglomère en villages », dispersé au sud, où elle se dissémine « en innombrables hameaux ». Ici désigne ce point d'arrêt, qui correspond précisément à la province de Ho-Nan. Comme un trajet implique au moins deux points, cette notion serait absente si le texte n'évoquait pas d'abord le Houang-Ho, et, par voie de conséquence, l'emploi d'ici serait perçu comme inapproprié :

- 13') *La province de Ho-Nan a reçu de la phraséologie chinoise la qualification de « fleur du milieu ». La population se dissémine ici en innombrables hameaux.*

On pourrait faire la même observation à propos de (14), où la suppression de *comme dans le reste de l'Afrique du Nord* rendrait bizarre l'occurrence d'ici :

- 14) *Le Maroc sort de l'ombre de la préhistoire et des mythes de la légende au moment où la thalassocratie phénicienne y établit ses comptoirs. [...] Les colonies phéniciennes, pendant près d'un millénaire, diffusent, parmi les tribus locales, leur civilisation [...]. Ici comme dans le reste de l'Afrique du Nord, Rome succède à Carthage.* (*Encyclopædia Universalis*, article Maroc)

Ce qui est possible dans les ouvrages géographiques l'est également dans les études historiques :

- 15) *L'évocation qui précède des incursions cosaques puis de l'avance russe en mer Noire nous ramène à un autre segment du front islamo-chrétien en Europe, celui du nord-est [...]. Ici, dans cette zone immense, délimitée au nord par les lisières de la grande forêt, au sud par la mer Noire, à l'ouest par le bas Danube et à l'est par la Volga, le conflit entre islam et chrétienté (catholique et orthodoxe) est antérieur aux Ottomans [...].* (Laurens, Tolan, Veinstein, *L'Europe et l'Islam. Quinze siècles d'histoire*, 2009)

et dans les textes de fiction :

- 16) *Le temps de cette journée fraîchissant également dans la Creuse, Constance ne s'est pas rendue vers sa chaise longue sous le tilleul, préférant garder la chambre qu'on lui a sommairement aménagée à l'étage, au-dessus de la salle commune. Force est d'admettre qu'elle ne se trouve pas si mal ici, lisant en paix sur son lit, boudant les best-sellers aveuglément achetés par ses gardiens pour se vouer au seul dictionnaire encyclopédique Quillet duquel, à présent, elle est déjà plongée dans le volume F-K.* (Echenoz, *Envoyée spéciale*, 2016)

Dans l'exemple (15), le trajet mental qui conduit à la zone située à la frontière nord-est de l'empire ottoman, désignée par *ici*, est explicite (*L'évocation... nous ramène...*), alors que, dans l'exemple (16), il est induit par le récit. Le texte mentionne successivement les deux lieux où Constance, qui est séquestrée quelque part dans la Creuse, a coutume de se tenir, la chaise longue sous le tilleul du jardin et sa chambre à l'étage de la maison, et marque un arrêt au second, désigné à l'aide d'*ici*, pour décrire l'activité à laquelle la captive s'y adonne.

En vertu de sons sens, *ici* n'implique toutefois en aucune façon que l'énonciateur et le destinataire se transportent en pensée dans le lieu désigné. C'est ce que montre clairement l'exemple (17) :

- 17) *Les thèmes mythologiques et chrétiens usités à l'époque gallo-romaine disparaissent pour faire place aux rinceaux et au bestiaire dont les mosaïques syriennes et africaines du v^e siècle offrent tant d'exemples. [...] on polychromait les habitations privées, sans doute aussi dans le goût des étoffes orientales. On polychromait aussi les églises et ici, sans doute, la figure humaine devait jouer un grand rôle [...].* (Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, 1970)

où *ici* réfère, non pas à un lieu singulier, mais aux églises en général. Admettre que l'auteur et le lecteur se transportent en pensée dans le lieu visé par *ici* conduirait en l'occurrence à une absurdité, puisqu'il faudrait admettre qu'ils s'attribuent le don d'ubiquité.

2.2 Là-bas

Là-bas, on l'a vu, ne fonctionne pas du tout comme *ici*. Sa référence procède, soit d'une relation anaphorique, soit d'une ostension. Cette

dernière étant impossible dans la communication écrite, il ne reste en principe que l'anaphore, mais on verra qu'à cet égard, les textes invitent, sinon à corriger, du moins à compléter ce que nous avons dit plus haut. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas cet aspect du sens de *là-bas* qui peut permettre d'expliquer pourquoi il est absent des textes scientifiques. Ne reste donc que la relation qu'il instaure entre le lieu auquel il réfère et la sphère du locuteur. Or, nous l'avons vu, l'auteur d'un texte de fiction n'est localisé que lorsqu'il se manifeste dans le cadre de la fiction secondaire, ce qui laisse entier le problème de la très grande majorité des emplois de *là-bas*.

Prenons l'exemple suivant :

18) *Sans nouvel engagement, peu à peu délaissé par Lucile, Lessertisseur fait peine à voir. [...] Cloîtré chez lui rue du Faubourg-Saint-Denis, pas rasé, teint blafard et paupières engluées, Maurice Lessertisseur va se laisser aller. [...] Plus rien à faire que se remémorer le passé proche ou lointain, notamment et nostalgiquement les jours heureux passés dans la Creuse. Des scènes vécues là-bas refont surface : le physique avenant de l'otage, [...] l'apéritif sous le tilleul [...].* (Echenoz, *Envoyées spéciales*, 2016)

Le référent de *là-bas* est département de la Creuse, et le corrélat de ce référent, c'est-à-dire l'autre terme de la relation exprimée par *là-bas*, ne peut être que l'endroit où se trouve Maurice Lessertisseur. À partir de ce constat, deux interprétations sont envisageables :

- La première consiste à concevoir *là-bas* comme un signe relationnel (ou perspectival¹⁶) qui met en relation son référent avec un observateur dont l'identité varie en fonction du contexte.
- Selon la seconde hypothèse, le corrélat du référent de *là-bas* est *toujours* l'énonciateur – ce qui implique que, dans l'exemple (18), le narrateur identifie (fictivement) sa position à celle du personnage, mais sans s'identifier pour autant à lui.

C'est à cette interprétation que nous nous rallierons¹⁷, notamment parce qu'elle permet d'expliquer pourquoi *là-bas* est exclu des textes à visée scientifique. Il est en effet inconcevable qu'un historien ou un géographe se transporte en pensée sur les lieux qu'il décrit. Il doit

16 Sur ce concept, voir notamment Recanati (2001) et Bezuidenhout (2005).

17 Ce choix concorde avec celui que fait, pour d'autres raisons, Barbéris (2009).

impérativement demeurer extérieur à l'objet de son discours, c'est la condition de son objectivité.

Les expressions perspectiveles renvoient au point de vue d'un observateur qui n'est pas nécessairement l'énonciateur. *En-deçà* et *au-delà* sont des représentants prototypiques de cette catégorie. En effet, on peut dire :

- 19) *La Gaule transalpine était la partie de la Gaule située au-delà des Alpes pour les Romains.*

et ce, quel que soit le lieu où l'on se trouve lorsqu'on énonce cette phrase. La présence du SP *pour les Romains*, qui identifie l'observateur, montre bien que le point de vue impliqué par *au-delà* est indépendant de l'énonciateur. C'est pourquoi, Michelet ne déroge nullement à la contrainte d'objectivité qui s'impose à l'historien lorsqu'il écrit :

- 20) *Deux rois des Boïes (pays de Bologne), At et Gall, avaient essayé d'armer le peuple pour s'emparer de la colonie romaine d'Ariminum ; ils avaient appelé d'au-delà des Alpes des Gaulois mercenaires.* (Michelet, *Histoire romaine*, 1839)

La portion d'espace visée par *au-delà des Alpes* se définit par rapport à la position des Boïes, mais l'emploi d'*au-delà* ne suppose nullement que l'auteur se transporte fictivement à leurs côtés, dans la Gaule cisalpine.

Revenons maintenant sur la façon dont on accède au référent de *là-bas*. Nous avons dit qu'il ne peut en principe s'effectuer que *via* une anaphore. Pourtant, il arrive que l'interprétation anaphorique soit impossible, comme dans (21) :

- 21) *Lamberdesc reconnut un timbre déjà connu. Il n'était pas fou, oui, là-bas, au milieu des conscrits, avec à la boutonnière l'insigne de pro patria, Armand Barbentane, le fils du maire, son concurrent, solfistait le refrain antimilitariste.* (Aragon, *Les beaux quartiers*, 1936)

La référence de *là-bas* semble imputable à l'apposition *au milieu des conscrits*. Mais ceci ne remet nullement en cause le fait que *là-bas*, au point du discours où il apparaît, n'a pas pour le lecteur de référent assignable. Ce qui rend son emploi acceptable, c'est que le fragment *Il n'était pas fou, oui, là-bas [...]* est l'écho d'une pensée du personnage¹⁸,

18 Personnage qui, lui, perçoit directement ce lieu et le situe, relativement à sa propre position, comme étant *là-bas*.

d'un monologue intérieur, et non pas d'un acte de communication. L'exemple ci-dessus ne remet donc pas en cause ce que nous avons dit plus haut, à savoir que la référence de *là-bas* ne peut, dans une narration, procéder que d'une anaphore.

Conclusion

La spécificité de l'expression du temps dans les textes de fiction procède de la conjonction de deux facteurs, d'une part, l'existence de deux temporalités, celle des événements mondains et celle des discours et, d'autre part, la coexistence, propre à la fiction, de deux perspectives temporelles :

- La tripartition passé/présent/futur procède du discours, qui se déroule dans le temps. La mesure du temps, en revanche, ne repose pas sur le discours, mais sur des phénomènes naturels cycliques (rotation de la terre sur son axe, déplacement de la terre autour du soleil, etc.), qui s'accomplissent dans l'espace. Le temps métrique s'applique aux événements mondains, alors que le discours se déroule dans un temps non mesurable. Il est naturellement organisé selon la tripartition évoquée ci-dessus et recourt essentiellement à deux expressions déictiques pour y faire référence : *maintenant* pour le présent et *tout à l'heure* aussi bien pour le passé que pour le futur. Mais le temps que ces termes permettent de saisir n'est pas illimité comme celui du monde extérieur. Quand un auteur écrit par exemple *Nous avons vu tout à l'heure que [...]*, il évalue approximativement l'empan de mémoire du destinataire et suppose que celui-ci a encore présente à l'esprit la partie de son discours à laquelle il fait ainsi allusion. De même, lorsqu'il annonce *Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point*, il suppose que, lorsqu'il tiendra cet engagement, le destinataire se souviendra encore de son annonce.
- Par ailleurs, la curiosité que suscite un événement du monde réel, relaté, par exemple, dans un ouvrage historique, n'est pas la même, et ne s'exprime pas de la même façon, que la curiosité qu'éveillent les faits racontés dans un roman. Dans le premier cas, on veut savoir *ce qui s'est passé*, alors que, dans le second, on veut savoir *ce qui va se passer*. Nous vivons au présent les événements dont nous lisons le récit et nous concevons comme futurs ceux dont nous

n'avons pas encore pris connaissance. Et cependant, c'est bien une narration que nous lisons, et non un reportage, en ce sens que le narrateur ne découvre pas les événements au fur et à mesure qu'ils se produisent : l'histoire, il la connaît d'emblée de bout en bout et l'appréhende donc comme passée. Or, l'expérience vécue par le lecteur est solidaire de la temporalité du discours : ce qui, pour lui, est en train de se passer, c'est, à chaque instant, ce qu'il est en train de lire. On a donc deux séries événementielles synchrones – les événements du récit, d'un côté, le processus de lecture, de l'autre –, et comme seul le temps des événements narrés est mesurable, l'organisation métrique de ce dernier se projette sur le temps – intrinsèquement non mesurable – de la lecture (Vuillaume, 2008). Mais l'expérience du lecteur n'abolit pas la vision rétrospective du narrateur, car celle-ci est la condition requise pour qu'on ajoute foi à son propos.

En revanche, l'espace dans lequel se déroulent les événements d'un roman ne se distingue ni par ses propriétés intrinsèques, ni par la façon dont on l'appréhende, de l'espace évoqué dans un récit véridique. Il n'est pas généré par le discours, et on ne peut y accéder que si on l'a préalablement décrit. En vertu de ses propriétés sémantiques, *ici*, on l'a vu, s'emploie exactement de la même façon dans les fictions et dans les textes à visée scientifique. Seul *là-bas* apparaît comme un marqueur de fiction, parce qu'il suppose la présence du narrateur dans l'espace où se déroulent les événements racontés. Mais, s'il introduit en effet une perspective « subjective », son emploi n'est cependant pas comparable à celui des déictiques de temps : alors qu'un événement peut être appréhendé selon deux perspectives temporelles, comme dans l'exemple (1), il ne peut en aucun cas être localisé simultanément à partir de deux points de vue distincts.

Bibliographie

- BANFIELD A. (1995), *Phrases sans paroles. Théorie du récit et du style indirect libre*, Paris, Seuil.
- BARBÉRIS J.-M. (2009), Les déictiques spatiaux dans la narration romanesque : cotexte, contexte et empathie, in Havu E. et al. (éds), *La langue en contexte. Actes du colloque « Représentations du sens linguistique IV »*, Helsinki, 28-30 mai 2008, Helsinki,

- Société Néophilologique, 185-197, <<http://www.helsinki.fi/nykykielet/congres/RSL/RSLpreactes/Barberis.rtf>>.
- BEZUIDENHOUT A. (2005), Indexicals and Perspectivals, *Facta Philosophica* 7: 1, 3-18.
- BRAULT G. (2001), *Les adverbes spatiaux: le cas de là-bas*, thèse de doctorat, Université Marc Bloch de Strasbourg.
- BRAULT G. (2008), De l'espace au temps: un pas que *là-bas* ne franchit pas, in Vuillaume M. (éd.), *Ici et maintenant*, Amsterdam / New York, Rodopi, 167-179.
- FLAUX N. (2012), Noms d'idéalités libres et noms d'idéalités liées, in Saussure L. de et al. (éds), *Grammaire, lexique, référence. Regards sur le sens. Mélanges offerts à Georges Kleiber pour ses quarante ans de carrière*, Bern/Berlin/Bruxelles, Peter Lang, 59-75.
- HUSSERL E. (1929), *Formale und transzendente Logik*, Halle (Saale), Max Niemeyer Verlag.
- KLEIBER G. (1985), Déictiques, embrayeurs, «token-reflexives», symboles indexicaux, etc.: comment les définir?, *L'information grammaticale* 30, 3-22.
- KLEIBER G. (1993), L'espace d'ICI: sur la pragma-sémantique des adverbes spatiaux. Le cas d'*Il fait chaud ici*, *Cahiers de linguistique française* 14, 85-104.
- KLEIBER G. (1995), *Ici on ne peut pas utiliser là*, in Figueroa A., Lago J. (eds.), *Estudios en homenaje a las profesoras Francoises Jourdan Pons e Isolina Sánchez Regueira*, Saint-Jacques de Compostelle, Université de Saint-Jacques de Compostelle, Département de Philologie Française et Italienne, 133-146.
- KLEIBER G. (2008), Comment fonctionne ICI, in Vuillaume M. (éd.), *Ici et maintenant*, Amsterdam / New York, Rodopi, 113-145.
- MARCHELLO-NIZIA C. (2006), Du subjectif au spatial: l'évolution des formes et du sens des démonstratifs en français, *Langue française* 152, 114-126.
- PERRET M. (1991), Le système d'opposition «ici», «là», «là-bas» en référence situationnelle, *Linx*, hors-série 3, 141-159.
- RECANATI F. (2001), Are 'here' and 'now' indexicals?, *Texte* 127/8, <https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/file/index/docid/53307/filename/ijn_00000158_00.pdf>.
- SMITH J.C. (1995), L'évolution sémantique et pragmatique des adverbes déictiques *ici*, *là* et *là-bas*, *Langue française* 107, 43-57.
- VETTERS C. (1996), *Temps, aspect et narration*, Amsterdam, Rodopi.

- VUILLAUME M. (1990), *Grammaire temporelle des récits*, Paris, Éditions de Minuit.
- VUILLAUME M. (1993), Le repérage temporel dans les textes narratifs, *Langages* 112, 92-105.
- VUILLAUME M. (2008), La temporalité discursive, in Birkelund M. et al. (éds), *L'énonciation dans tous ses états. Mélanges offerts à Henning Nølke à l'occasion de ses soixante ans*, Bern / Berlin / Bruxelles, Peter Lang, 433-450.
- VUILLAUME M. (2014), Ici et l'anaphore. Ce que révèle la construction « Nous sommes ici dans + SN », in Hilgert E. et al. (éds), *Res per nomen IV. Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*, Reims, Epure, 579-593.
- VUILLAUME M. (2018), Ici et la notion de trajet, *Langue française* 197, 85-99.